

Tu savais que tu écrivais ce livre, tôt ou tard. On pourrait évoquer, par-delà cette certitude, comme l'aspiration à une fatalité, comme la conscience d'une inéluctabilité dérangeante. Tu en rêvais en même temps que tu cherchais à y échapper. Mais comme toute chose

ALI TEOMAN

# Sur le seuil

roman traduit du turc par Daniel Rottenberg

effrayante, elle aussi t'attirait lentement vers elle. Et tu te rendais compte que tu ne pourrais longtemps résister au sortilège de cette attraction diabolique. Ce serait au retour d'un long voyage accompli vers une ville lointaine.



“LETTRES TURQUES”  
série dirigée par Timour Muhidine

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Ce livre est le roman d'un promeneur qui observe la vie avec une acuité toute poétique. Mais dès lors que survient la rêverie qui soudain le submerge, l'éloigne de son regard objectif et finalement l'abandonne aux rivages de la fiction, l'homme apprend l'art de la fugue. Ainsi doit-il circonscrire l'onirisme, ou mieux, le conjuguer à la réalité, observer les promesses du temps bien qu'il ne comprenne pas, depuis son observatoire de tristesse, ce qui conduit l'être humain vers l'espoir d'un avenir grandiose.

Au-delà de la sombre tonalité de ses pensées, le narrateur, promeneur de ce livre, poursuit son chemin de contemplations. Dans ses carnets, imperturbable, il étudie les variations de ses amours, questionne les pesanteurs de sa mémoire et convoque l'enchantement simple des matins bleus à sa fenêtre.



ALI TEOMAN

*Né en 1962 à Istanbul, Ali Teoman fait des études d'architecture et d'histoire de l'art en Turquie puis en Europe. Auteur d'une dizaine de livres, romans, récits, essais, il a mis fin à ses jours en 2011.*

DU MÊME AUTEUR

*CAFÉ ESPERANZA*, Le Verger Éditeur, 2010.

Titre original :

*Eşikte*

© Sel Publishing, Istanbul, 2008

© ACTES SUD, 2013  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-330-02172-6



ALI TEOMAN

# Sur le seuil

*in limine*

roman traduit du turc  
par Daniel Rottenberg

*ACTES SUD*



*Pour S., M. et D.,  
Encore,  
Toujours.*



The great question was that eternal, seemingly unanswerable one: what have I to tell the world which is so desperately important? What have I to say that has not been said before, and thousands of times, by men infinitely gifted? Was it sheer ego, this coercive need to be heard? In what way was I unique? For if I was not unique then it would be like adding a cipher to an incalculable astronomic figure.

HENRY MILLER

Mein Schreiben ist ein Hinabgehen zu den dunklen Mächten, eine Entfesselung von Natur aus gebundener Geist, wovon man oben nichts mehr weiß, wenn man im Sonnenlicht Geschichten schreibt. Vielleicht gibt es auch anderes Schreiben ; ich kenne nur dieses.

FRANZ KAFKA

Les chants les plus beaux sont toujours les chants de désespoir.

ALFRED DE MUSSET



*Das Leben ein Traum, der Traum ein Leben.*



Tu savais que tu écrirais ce livre, tôt ou tard. On pourrait évoquer, par-delà cette certitude, comme l'aspiration à une fatalité, comme la conscience d'une inéluctabilité dérangeante. Tu en rêvais en même temps que tu cherchais à y échapper. Mais comme toute chose effrayante, elle aussi t'attirait lentement vers elle. Et tu te rendais compte que tu ne pourrais longtemps résister au sortilège de cette attraction diabolique.

Ce serait au retour d'un long voyage accompli vers une ville lointaine. Tenant la petite valise en cuir bordeaux où tu n'as mis que le strict nécessaire et vêtu de ton imperméable blanc dont le bas frôle presque le sol, tu te trouverais une fois encore devant la porte, rongée par les punaises, du modeste appartement au quatrième étage de cet immeuble vieillot. Son hall, comme toujours, serait baigné de cette pénombre veloutée, parce que certaines des ampoules au plafond auraient été démontées, ou bien auraient grillé

depuis longtemps sans que quiconque ne s'en préoccupe. Une coulée de lumière traversant la lucarne à la vitre fendue ne suffirait pas à rompre cette pénible obscurité. Comme à chaque retour de voyage, un soir d'automne précoce étendrait son voile brumeux sur la ville. Tu laisserais ta valise sur le carrelage couvert de taches de graisse et sans savoir ce que tu allais faire, tu resterais debout un moment face à la porte. Tu sortirais ensuite de ta poche de pantalon un volumineux trousseau dont le cliquetis insolent viendrait perturber le silence solennel du hall, et tu en tirerais deux clés – résolument grossières et épaisses, leur vernis passé, elles auront tourné au jaune car ce sont de vieilles clés comme les serruriers n'en font plus – et tu ouvrirais d'abord en haut le verrou de sécurité puis en bas la serrure principale. Il ne te viendrait bien sûr pas à l'idée de te demander pourquoi une porte si ordinaire devait être ainsi fermement verrouillée. Bien qu'il se soit passé beaucoup de temps, les clés, tel un poignard convenablement lubrifié et nettoyé se logeant dans son fourreau, s'engageraient dans la serrure avec une facilité déconcertante pour y tourner d'une minime impulsion des doigts. Tu sentirais le verrou glisser par deux fois vers la droite en produisant un son bien plein, avec une souplesse paraissant empressée : clic clac. À la dernière rotation le vantail, refusant d'abord de s'ouvrir, comme si l'air était aspiré à l'intérieur au point de plaquer la porte contre

le chambranle, céderait ensuite d'un coup, à la pression de ta main, et s'ouvrirait brusquement en évoquant l'explosion sourde d'un pétard dont la poudre serait mal tassée. Encore une petite poussée et la porte s'ouvrirait, faisant résonner le hall de l'immeuble d'un grincement caverneux. Tu serais accueilli et pris à la gorge par une atmosphère emplie de poussière et de naphthaline. Tu reconnaîtrais cette odeur particulière des vieilles affaires et des vieilles demeures. Ta petite valise à la main, tu enjamberais le seuil de bois et pénétrerais dans ta maison dont tu savais qu'elle te recevrait avec sincérité, comme une vieille amie. La porte se refermant derrière toi, le hall de l'immeuble serait noyé dans son silence et son immobilité habituelle. Tu perdrais ainsi tout intérêt pour le monde extérieur. Dehors, la vie continuerait, frénétique et confuse ; et toi, là, à l'intérieur, tu te retrouverais au creux de ton paisible refuge.

Cela ne te fâche pas que je m'adresse à toi en te tutoyant, n'est-ce pas ? Crois-moi, je n'ai pas la moindre arrière-pensée. Ce n'est rien là que de très naturel, tout comme je dirais "je" pour moi, et "il" pour lui...

La concierge choisit avec soin une vieille clé du trousseau bien fourni qu'elle tenait en main, l'inséra et la tourna dans la serrure. Lorsque avec un léger grincement s'ouvrit la porte, plutôt frêle pour préserver quelque chose de précieux, ils reçurent en plein visage un nuage de poussière clair mais lourd émanant de la pièce non aérée depuis longtemps. On en retirait l'impression que tissus et papiers s'étaient lentement décomposés, accompagnée d'une nette odeur de médicament. Une odeur insistante comme si, durant des années une vieille armoire à pharmacie avait été oubliée dans un coin isolé. Toute chose dans la pièce avait reçu son lot de poussière, tout s'était imprégné de cette odeur funeste.

“Naphthaline, expliqua la concierge d'un air docte, et insecticide bien sûr. Ici chez nous il n'y a pas de souris, mais si vous n'y prenez garde, cafards, fourmis, et puis punaises, libellules, tout ça se met d'un coup à se balader dans le coin. Ben, j'me suis dit que puisque je vais rester si

longtemps désœuvrée, allez, je fais le ménage pour une fois.”

Ensuite elle ouvrit dans un grand bruit la lourde fenêtre à guillotine qui était coincée après être restée inutilisée un bon moment. Lorsque le printemps trompeur propre aux pays du Nord emplit les lieux de son air froid et vif, le nouveau venu eut un léger frisson et il saisit la bestiole poilue qu’il avait remarquée, suspendue au pied de lit, puis commença son inspection.

“Voilà : tout est parfaitement à sa place ; les vêtements dans l’armoire, les livres, les cahiers, là-bas contre le mur le violon dans son étui, même les photos, les affiches, les posters, les bouts de papier sur lesquels elle a gribouillé des choses dans sa langue... Soyez en sûr, depuis qu’elle est partie, on n’a touché à rien, on a laissé chaque chose à sa place. Vous pouvez demander à ses voisins des autres chambres si vous voulez. Pendant quelques semaines elle est restée couchée ici, malade. Et puis, ce jour-là moi je n’étais pas là, un de ses amis, un grand gars avec un nez de juif, est venu pour l’emmener à l’hôpital. Je ne me rappelle pas bien maintenant combien de temps s’est écoulé entre les deux. Elle était très discrète en fait, vous ne l’entendiez pas aller et venir. Un jour l’hôpital a appelé, ils ont dit qu’elle était morte. Ils voulaient savoir si elle avait un parent pour récupérer le corps. Pas que l’on sache, j’ai dit, ni moi, ni ses voisins, personne ne la réclame... Comme on le

fait en général avec les dépouilles abandonnées, ils l'ont utilisée d'abord probablement comme cadavre à la faculté de médecine, et ensuite ils l'ont amenée au crématorium. Mais d'après ce que j'ai cru comprendre, je crois qu'elle n'était pas vraiment croyante. Enfin voilà, je suis alors retournée dans sa chambre, j'ai bien nettoyé et désinfecté partout. Le loyer a été payé d'avance pour un an, vous n'allez pas débarrasser toutes les affaires et les flanquer à la rue, hein ! En fait c'est bien que vous soyez venu. Puisque vous êtes son frère, prenez ce que vous voulez. Sinon, ces affaires nous encombrent franchement. Que faire de tant de livres, escarpins, vêtements, bas, sous-vêtements tout juste bons à prendre la poussière, comment s'en débarrasser ?”